

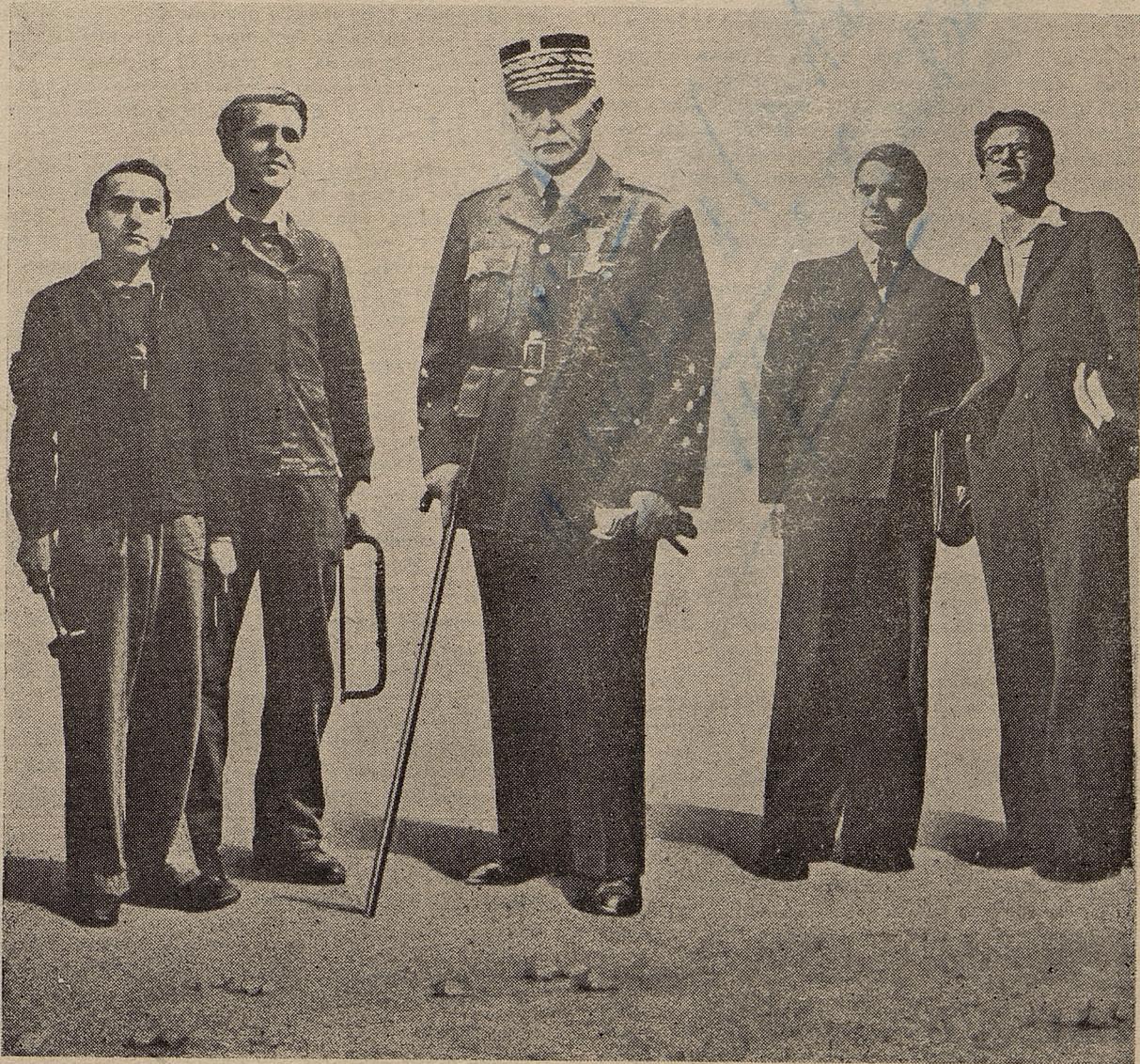
BIBLIOTHEQUE
DE LA
GUERRE
MUSEE
BUREAU

ESPESPOIR

ORGANE DE LIAISON
DES PRISONNIERS DU TALAG VC

N° 18

JUIN 1943



Au camp, l'anniversaire du Maréchal
a été aussi la fête de la France Nouvelle

40 P 1071 R3

L'ANNIVERSAIRE DU MARÉCHAL AU CAMP...

... UN MAGNIFIQUE SYMBOLE

24 avril 1943... 87^e anniversaire du Maréchal.

Au Camp, une chaude manifestation que R. L. Marchand retrace pour vous, a marqué cette journée.

Nos âmes ont vibré ce soir dans une fervente communion de pensée, prouvant avec quelle foi et quel enthousiasme les prisonniers comprennent et suivent le Maréchal.

L'évocation de la vie du Grand Soldat, qui a défilé devant nos yeux, nous a semblé venir en surimpression sur un fond plus large aux contours identiques : le passé de notre France. Quel réconfort de penser que nous avons un Chef dont la vie se confond avec celle de la Patrie : passé riche de gloire et d'honneur, sombre présent uniquement éclairé par l'avenir plein d'espérance que le Maréchal veut pour notre Pays.

« Il était une fois un Maréchal de France !... »

Quel conte émouvant, plein de grandeur et auréolé de gloire, que celui-là que nous raconterons un jour à nos enfants, frais minois éveillés, chers bambins aux têtes brunes et blondes... Je les vois attentifs, buvant une à une les paroles si lourdes d'émotion et de reconnaissance qui s'échapperont pour eux des lèvres des papas, près de l'âtre aux flammes dansantes...

Comme nous saurons, n'est-ce pas, mes camarades, trouver les mots qu'il faut, pour parler à nos chers petits de Celui qui, aux heures glorieuses comme aux jours sombres de notre histoire, n'a jamais cessé de se donner à la France !

C'est en pensant à nos enfants, à tous ces petits Français qui demain seront l'incarnation vivante d'une Patrie renouée plus belle et plus généreuse que celle quittée il y a trois ans en prenant le dur chemin de l'exil, que cette année, avec toute la ferveur et tout l'enthousiasme de nos cœurs d'hommes nous avons fêté l'anniversaire de notre Maréchal.

Nous le savons si simple, si détaché de ces pompes fastueuses, que nous n'avons pas voulu donner à notre fête un caractère de manifestation officielle. C'est en camarades, en Français retenus sur la terre étrangère, que nous avons célébré au camp l'anniversaire du Maréchal. Quelle soirée grandiose cependant... Comme nos cœurs ont vibré... Comme nos âmes se sont recueillies... Non, la France ne meurt pas ! Et comme il nous a été réconfortant d'en avoir, une fois de plus, une preuve éclatante.

Fêter le Maréchal, c'est aussi fêter la France. De toute notre force, de tout notre élan, nous l'avons fait le cœur chargé d'espérance...

Quand le rideau s'est levé devant une salle archicomble, et que de sa voix chaude et vibrante Raffestin eut annoncé que par-delà les frontières nous adressions au Maréchal notre plus fervent hommage, tous nos camarades ont senti passer sur eux un souffle qui ne devait plus les abandonner durant la soirée entière.

C'est par la « Marche du Maréchal », interprétée par l'orchestre Della-Greca dont l'éloge n'est plus à faire, que s'est ouverte cette fête française. Pouvait-on trouver cri plus simple d'amour et de dévouement que cet air viril repris en chœur par la salle : « Maréchal, Maréchal, nous voilà ! »

Comme la tâche du speaker était écrasante ! Mais aussi avec quel brio notre cher Raffestin a su la remplir ! Les phrases tombaient, chaudes, nuancées, musicales, retraçant avec un souci rigoureux de la vérité cette longue vie tout entière au service de la France. A l'évocation du jeune Philippe Pétain, petit écolier de Cauchy à la Tour, et tandis que l'orchestre déversait sur nous le doux air du « P'tit Quinquin », notre imagination voguait vers un petit village de France, un village comme tant d'autres, noyé dans les brumes vaporeuses d'Artois, auquel désormais s'attache un grand nom chaud comme un rayon de soleil : le plus grand des noms de France !

Pendant une heure nous avons suivi le déroulement merveilleux de ce film émouvant qu'est la carrière du Maréchal.

Et, véritable projection dans l'avenir, cette soirée a été un symbole magnifique de la France de demain. Nos cœurs décapés par la souffrance, dépouillés de toutes les mesquineries de la vie quotidienne et comme épurés par l'émotion, nos cœurs ont battu à l'unisson pour dire au Maréchal tout l'amour que nous lui portons.

C'est l'âme de la France captive qui s'est manifestée dans cette atmosphère de ferveur calme et réfléchi. Ferveur contenue d'abord, mais qui éclate à la fin comme une apothéose dans une vibrante Marseillaise chantée devant le portrait du Maréchal : émouvante incarnation de la Patrie, rappel vivant de son beau passé, pont magnifique sur son avenir.

A. L.

Boudet est venu nous parler de l'Officier de Chasseurs que fut Philippe Pétain... Brave Boudet, quand on sait tout l'amour qu'il porte à son bataillon de « Diables Bleus », comme on comprend bien qu'une vibrante émotion le transfigurait sur scène ; comme il martelait ses mots pour rappeler que le Maréchal n'avait jamais eu pour devise que ces deux syllabes : Servir !... Chaque phrase trouvait dans chaque cœur un écho favorable. La salle entière vivait l'épopée sublime que fut celle du Chef de l'Etat. Comme les cœurs ont tressailli lorsque, tel un grand vent balayant la poussière des chemins, éclata, superbe et altière, « La Sidi-Brahim », cette marche glorieuse qui chante si bien la Patrie... Très applaudie également fut la « Marche du 133^e Régiment d'Infanterie », ce régiment de jeunes biffins de France, dont l'écusson est le même que celui du Corps commandé à Saint-Omer à la veille de la Grande Guerre par le Colonel Pétain.

La Grande Guerre !... Il fallait la silhouette d'un Robert Orsier pour incarner le « Poilu » fameux dont nos pères, modestes héros, nous ont si souvent conté la grandiose histoire ! Le « poilu » de 14 !... Orsier, casqué et tout de bleu-horizon vêtu, a campé un soldat de l'Argonne, de la Somme et de Verdun hallucinant de vérité. Et ce qu'il nous a dit du Général Pétain, le Pétain des combats acharnés, des luttes héroïques, le Pétain de l'Argonne, de la Champagne et de Verdun, nous a émus et nous a fait rêver : tant de sacrifices, de dévouements au service du Pays, forcent le respect et appellent la reconnaissance. Que le Maréchal soit persuadé que les prisonniers ne lui marchandent ni l'un ni l'autre... Trop d'yeux étaient humides pour qu'il nous soit permis d'en douter. Cet ordre du jour de Verdun, lancé par Pétain, Orsier nous l'a jeté d'une voix ferme et sonore ; les mots claquaient comme un drapeau qu'on déploie, comme un clairon sonnait une charge... Verdun !... Pétain !... Deux noms qu'on ne séparera jamais...

Comme par enchantement, sous la baguette magique de Della-Greca, les « Airs du Poilu » nous ont apporté ensuite la mâle et ardente musique des batailles. Ces airs que fredonnaient nos pères dans les boues stagnantes des Flandres et de l'Aisne, nous ont profondément touchés. Nous y voyions, à côté de tant de souffrances, une telle somme de sacrifices opiniâtres et une si belle figure : celle du Chef qui, mettant fin aux errements de 1917, conquerrait à jamais le cœur des Poilus !

L'après-guerre, le Maréchal Pétain collaborant au Maroc avec Lyautey l'Africain, nos soldats, nos colons, nos missionnaires, ceux qui de toute leur âme ont bâti l'Empire, tous ces souvenirs nous ont été apportés, telle une bouffée d'air sentant le sable chaud, par la « Marche de la Légion », hymne vibrant de ces terres lointaines où flotte bien haut le drapeau de la France.

Nous venions à grands traits d'évoquer les jours glorieux ; il nous fallait parler des jours sombres... Nous l'avons fait, avec émotion sans doute, mais sans honte ; la France blessée n'a pas perdu à nos yeux la moindre parcelle de sa grandeur : plus que jamais nous croyons en Elle...

Juin 1940 !... Une fois de plus le Maréchal a répondu : Présent ! Au-dessus de la mêlée et couvrant les tumultes de l'orage, une voix s'est élevée, et cette voix, nos camarades l'ont entendue, puisqu'un disque a fait revivre pour eux cet appel pathétique du 16 juin 1940 : « Sûr de l'appui des anciens combattants que j'ai eu la fierté de commander, sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur... » Les muscles se sont raidis, les visages se sont crispés, les oreilles se sont tendues; derrière le rideau grenat de la scène, la voix montait lente et calme, bien qu'empreinte d'une indéchiffrable émotion. Cette voix, la plupart d'entre nous l'entendaient pour la première fois. « C'est Lui... C'est Lui qui parle ! » Comme cette certitude nous a fait chaud au cœur et comme les larmes qui ont coulé des paupières, ces larmes silencieuses d'exilés, ont été éloquentes dans leur sincère spontanéité...

« Si quelques égarés ont des mots malheureux,
C'est qu'ils ne le voient pas... Il est trop grand
pour eux. »

Ces vers de Lucien Boyer, Pouchard nous les a dits simplement, de sa voix bien timbrée, en y mettant tout son cœur, et nous nous sommes alors tournés vers l'avenir.

Travail... Famille... Patrie...

L'usine, le berceau, le Maréchal veillant sur le sol de France, trois tableaux grandioses dans leur simplicité que nos camarades doivent à l'ingéniosité créatrice de nos amis des Studios M.A.G.; qui de nous n'a pas été remué jusqu'au plus profond de son être à l'évocation du petit berceau, image touchante du foyer dont nous sommes séparés ?...

Cette fête à la réalisation de laquelle nous avons mis tout notre amour et tout notre cœur, s'est terminée dans un élan indescriptible de foi en la Patrie qui va renaître, tandis que Dejeante de sa belle voix de basse chantait une vibrante « Marseillaise ».

Vers le portrait du Maréchal entouré d'une garde d'honneur, montait toute la respectueuse ferveur de ceux qui n'ont jamais cessé de mettre tous leurs espoirs entre les mains du glorieux Soldat.

En fêtant le Chef de l'Etat, nous avons voulu marquer sans équivoque toute la confiance que nous avons en Lui et en les destinées de notre chère Patrie.

Mieux qu'un serment, cette manifestation demeure le plus sûr gage de notre dévouement à la France; tous unis nous aiderons à son redressement, en nous mettant sans réserve au service du Maréchal.

A cet anniversaire, nous avons, dans nos cœurs, associé les êtres chers qui attendent notre retour... Emus, sans vouloir trop le laisser paraître, nous avons pensé à nos chers petits, et au beau conte que, plus tard, bien sagement, ils écouteront assis sur nos genoux :

« Il était une fois un Maréchal de France !... »

Robert-Louis MARCHAND.

N.B. - A l'Orchestre Della-Greca, à nos amis des Studios M.A.G., à tous ceux qui prêtèrent leur dévoué concours pour assurer le succès de cette émouvante cérémonie, vont nos plus sincères et cordiaux remerciements.

AUX HOMMES DE CONFIANCE DES KOMMANDOS

Certains Kommandos, jusqu'ici indépendants, sont rattachés désormais à d'autres Kommandos dont ils dépendent administrativement.

En conséquence, le service mensuel d'« ESPOIR » doit être assuré à ces Kommandos par les Hommes de Confiance des Kommandos auxquels ils sont rattachés (ceci par l'intermédiaire des Kommando-Führer).

Les adresses des envois portent d'ailleurs dans ce cas la mention: Kommando n°....., A et B, ou A, B et C, etc. (le Kommando A étant celui chargé de la répartition du journal dans les Kommandos rattachés, B, C, etc.).

Il s'agit pour les Hommes de Confiance visés par la présente note, d'une obligation autant que d'un acte de bonne camaraderie.

« ESPOIR ».

CHRONIQUE DU C.I.N.

« C'est à un redressement intellectuel et moral que, d'abord, je vous convie. Français, vous l'accomplirez et vous verrez, je le jure, une France neuve surgir de votre ferveur. »

Nous voulons voir notre Patrie renaître.

Nous voulons que soit rétablie la réalité familiale, professionnelle, communale, provinciale et nationale. D'elle seule, pensons-nous, doit procéder l'autorité; sur elle seule peut se fonder la vraie liberté qui ne prévaut ni contre l'indépendance de la Nation, ni contre l'intérêt général dont le respect est indispensable à la conservation et au développement de la communauté.

Et c'est parce que nous voulons ces choses que nous reconnaissons la nécessité de la Révolution Nationale et désirons son succès.

Mais ce serait, là, désir bien fragile, si nous ne sentions pas en nous, profondément ancrée, la volonté d'aider à ce succès, la volonté des réalisateurs.

Cette volonté nous crée un devoir d'action.

D'abord sur nous-mêmes.

Il est vain, en effet, de réformer l'Etat si l'on ne réforme l'individu.

C'est par notre redressement personnel que doit commencer le redressement général.

Il nous faut lutter contre l'individualisme égoïste.

Il nous faut lutter contre l'esprit systématiquement critique, s'exerçant toujours et partout, engendrant le scepticisme négateur de l'action, démolissant tout en ne construisant jamais.

Il nous faut lutter contre l'oubli des devoirs et le constant rappel des droits, nous souvenant que des droits sans devoirs mènent à la corruption de même que des devoirs sans droits avilissent.

Il nous faut apprendre le sens de l'honneur.

Il nous faut acquérir le sens de la communauté, apprendre à « travailler en commun, à réfléchir en commun, à obéir en commun ».

Il nous faut enfin cultiver « le sens et l'amour de l'effort », ceux des responsabilités.

Nous serons alors des hommes nouveaux.

Nous ne pourrions qu'alors travailler efficacement au redressement de notre Pays, car « Avant de passer dans les faits, la Révolution doit s'établir dans les mœurs. Ce serait trop attendre de l'Etat que de compter sur sa seule action pour transformer en peu de temps les mœurs et les consciences françaises. Chacun doit y mettre du sien. »

Marcel BOUDET.

IN MEMORIAM

C'est avec une douloureuse stupéfaction que nous avons appris le décès de Charles BRUNET. Nous ne pouvions, ni ne voulions le croire, mais une lettre était là, qui tremblait dans nos doigts, ne permettant pas le doute.

Après une cruelle et courte maladie, notre ami s'est éteint à l'hôpital de Luben, en terre d'exil, sans revoir ceux qu'il aimait tant... Et nous l'avouons, notre pensée s'est immédiatement portée vers eux... Il montrait tant de joie à parler des siens, et tous, nous avions vu ses chères photographies.

Une jeune femme, un petit garçon... Nous sentions leur douleur et la partageons, comprenant trop quel époux et quel papa pouvait être celui que nous connaissions si bon ami.

Et nous pensions aussi à ses parents, ses frères.

Qu'à tous, par-delà les frontières, parvienne comme un faible adoucissement à la leur, l'écho de notre douleur. Qu'ils sachent que des exilés, frères de celui qui n'est plus, portent son deuil dans leurs cœurs.

Que son petit garçon relise souvent la belle lettre de Noël dernier parue dans le bulletin de Kobierzyn!... Nous ne pensions guère que ce serait là comme son testament; nous l'avions vu se réjouir tant de fois à l'idée du retour...

Que ce petit sache combien son papa se faisait aimer...

Et comment aurions-nous pu ne pas l'aimer ?

Tant de choses attirait en lui...

Le bon sourire accueillant... le courage tranquille, preuve et source de force... la finesse et la sensibilité qui lui faisaient deviner une peine secrète et y compatir... la sûreté du goût et la certitude du jugement auxquelles si souvent nous avions recours... l'empressement à rendre service...

Nous l'aimions pour tout cela, comme nous l'aimions d'être, tour à tour, ardent et nonchalant, distrait et réaliste, affectueux et grand seigneur.

Comme nous l'aimions de tant aimer la France et d'en connaître si bien l'Histoire, et parce qu'il aimait ainsi la France de tant admirer son Chef et Sauveur...

Nous l'aimions... d'être Charles Brunet.

Et ne désirons rien tant que rester dans la voie où il avançait d'un pas toujours égal et sûr.

LES RAPATRIÉS AU TRAVAIL

Nous avons, dans notre numéro d'avril, présenté le Mouvement « Prisonniers » en disant tous les espoirs que nous mettions en lui. Quel réconfort pour nous de constater que nos camarades libérés ne nous déçoivent pas ! C'est pour vous tenir au courant de leurs activités que, chaque mois, notre journal consacrera cette chronique au Mouvement « Prisonniers ». Qu'il nous soit permis d'insister sur le fait que ce vaste Mouvement a pour but de donner à tous les rapatriés la possibilité de SERVIR :

DANS LES EQUIPES SOCIALES des Centres d'Entr'aide où ils consacrent tout leur dévouement à nos familles et à nos enfants.

DANS LES EQUIPES CIVIQUES où se rassemblent tous ceux qui veulent rester mobilisés au Service du Maréchal et de son Gouvernement.

Le succès du Mouvement « Prisonniers » nous montre que nos camarades rapatriés ont compris qu'ils ne pouvaient pas rester isolés égoïstement : inutiles !

LES MANIFESTATIONS DU MOUVEMENT « PRISONNIERS »

PARIS. — Le 27 mars eut lieu, à la Salle Pleyel, la première manifestation du Mouvement « Prisonniers ». Elle se déroula devant 5.000 rapatriés sous la présidence de M. Cathala, ministre de l'Economie nationale et des Finances, ex-prisonnier de guerre de 14-18, assisté de MM. Joseph Darnand, Secrétaire général de la Milice ; Racine, membre du Cabinet du Maréchal, représentant le Chef de l'Etat ; Brécart, attaché au Cabinet du Chef du gouvernement ; Bouffet, Préfet de la Seine ; Bussièrès, Préfet de Police ; Taittinger, président de l'Association des Familles de Tués de la guerre 39-40, etc... Notre ambassadeur, M. Scapini, avait tenu pour un jour à fuir les honneurs de la scène et se trouvait seul, perdu dans la foule.

André Masson, Commissaire général aux Prisonniers et Chef du Mouvement « Prisonniers », y définit les buts du Mouvement, parla de l'action entreprise et des réalisations déjà faites : « Nous avons rassemblé en notre Mouvement nos camarades rapatriés, ceux des services d'Entr'aide dont les effectifs atteignent maintenant le chiffre impressionnant de cent vingt mille, les militants dynamiques de l'ancienne A.P.G. ; les isolés, les dispersés, je devrais dire même, quelquefois, les attardés, réveillés par nos soins, tous ceux qui, depuis ces derniers mois, arrivant à Compiègne et, dans un élan unanime, prêtent, aussitôt descendus du train, le serment de fidélité. Nous avons également groupé dans les Unions de Femmes de Prisonniers, toutes celles qui entendent nous aider à rendre plus favorable ce climat dont dépend, pour une grande part, la date du retour de leurs absents. »

Notons l'émouvante rencontre, au cours de cette soirée, du Commissaire général, avec notre camarade Georges Rémaud, rapatrié du VC, le jour même.

ANGOULEME. — Voici en quels termes le « Matin Charentais » relate la manifestation du Mouvement « Prisonniers » en cette ville : « Dans l'enthousiasme et la ferveur, les rapatriés charentais ont accueilli de la bouche de leur jeune et viril chef les claires consignes de l'heure. Ils étaient près de deux mille rassemblés au Théâtre municipal d'Angoulême, le visage et le cœur également tendus vers celui qui, dépositaire des intimes pensées et des fermes volontés des captifs français, allait leur dicter de grands devoirs.

On avait pu craindre un moment que les prisonniers gaspilleraient leurs belles forces, immenses certes, mais éparpillées. Ce péril qui risquait de frapper de stérilité une des meilleures et des plus riches promesses de notre renaissance, n'est plus aujourd'hui à redouter.

Le Mouvement « Prisonniers » dont André Masson a défini le programme et la triple mission sociale, nationale et humaine, sait maintenant d'où il vient et où il va. »

AMIENS. — A la Chambre de Commerce, devant les autorités locales, les responsables des activités « prisonniers » dans le département et les membres du Mouvement « Prisonniers », André Masson définit le programme et la valeur salvatrice du Mouvement qui s'organise un peu partout en France, sous sa direction et dans la foi.

LILLE. — A l'Hôtel de Ville, en présence de 1.500 rapatriés et de MM. Carles, Préfet régional ; Goudaert, repré-

sentant le Maire de Lille ; le Cardinal Liénart, s'est tenue une imposante manifestation, au cours de laquelle André Masson a fait acclamer le Mouvement « Prisonniers ».

SAINTES. — Le 4 avril, à l'Olympia-Cinéma, la plus grande salle de la ville, réunion grandiose du Mouvement « Prisonniers » par André Masson, en présence de MM. Bourgain, Préfet régional ; Martin, Préfet de la Charente-Maritime ; Gomot, Sous-Préfet de Saintes ; Pinel, Sous-Préfet de Rochefort ; Puech, Sous-Préfet de Jonzac ; Rumlper, Maire de Saintes, etc...

TOURS. — Au cours d'une imposante manifestation à laquelle le public tourangeau réserve un chaleureux accueil, André Masson déclare : « Le Maréchal n'est pas seulement pour nous la plus haute et la plus noble figure de ce temps et de ce Pays, il est une réalité vivante, il est un Chef qui pense, qui juge, qui décide. C'est pourquoi nous ne nous permettons pas d'interpréter sa pensée. Nous enregistrons et nous exécuterons ses consignes. »

ORLEANS. — En présence des hauts membres du Clergé et des autorités départementales, une messe a été dite à l'intention des Prisonniers, à la Cathédrale d'Orléans. André Masson qui assistait à cette cérémonie, a pris ensuite la parole au cours d'une réunion à l'issue de laquelle une foule ardente est restée aux abords de la salle pour prodiguer au Chef du Mouvement « Prisonniers » les preuves de son accord, de sa confiance et de son affection.

ARRAS. — Le 17 avril, les cadres départementaux du Mouvement « Prisonniers » étaient réunis pour entendre les consignes d'André Masson, consignes qui seront ensuite diffusées aux 6.000 rapatriés déjà groupés dans le Pas-de-Calais.

CONTRE LE MARCHÉ NOIR : ACTION DIRECTE

Sous les ordres de son Chef qui avait tenu à être à la tête des Equipes Civiques, le Mouvement « Prisonniers » a agi contre les trafiquants du marché noir. Jusqu'ici, on avait agi en paroles. Les rapatriés ont prouvé qu'il était possible de faire beaucoup mieux. Ils sont allés, accompagnés de la police économique, faire une rafle dans quelques « boîtes de nuit » de la capitale ; dans ces établissements où, insultant la misère des petites gens, des énergumènes bâfrent des repas plantureux dont le prix varie de quinze cents à deux mille francs. Ils ont même aussi tiré les oreilles de quelques individus qui se permettaient de parler péjorativement des prisonniers !

Leur récompense ? Le lendemain, ils avaient la grande joie de distribuer leur butin (jambon, beurre, viande, fromages, poissons) aux familles de prisonniers sinistrées lors du bombardement de la région parisienne.

Sans commentaires, n'est-ce pas, amis des Camps et des Kommandos ?

QUELQUES REALISATIONS

Parmi les réalisations du Mouvement « Prisonniers » et celles inspirées par lui, notons : le ravitaillement des familles de prisonniers, les collectes du ticket de pain, l'admission des femmes de prisonniers aux « Rescos », le centre d'entr'aide sportif, l'aménagement d'une pouponnière, la Maison de repos de Lille, la Maison de repos des Invalides, l'organisation des Vacances du Rapatrié, etc...

Cette liste n'est pas close ; nos camarades s'emploient, au contraire, à l'allonger le plus possible.

UN PEU PARTOUT AVEC LES EQUIPES CIVIQUES

RENNES. — Dix équipes de premier secours ont été immédiatement constituées lors du bombardement de la capitale bretonne et ont rivalisé d'ardeur.

ROUEN. — Des équipes de défense passive ont été organisées uniquement par des anciens prisonniers de guerre et se dépensent sans compter.

LONGEAU-LES-AMIENS. — Au cours d'un bombardement, treize familles de prisonniers ont été sinistrées; parmi elles, on compte 5 rapatriés et 9 camarades encore captifs. Les rapatriés se sont aussitôt mis à l'œuvre pour faire héberger les familles de leurs camarades dans les communes voisines et, se mettant en relation avec la Maison du Prisonnier d'Amiens, ont pu distribuer à ces pauvres gens, douze mille francs à titre de premier secours.

BOULOGNE-BILLANCOURT. — Le 4 avril, dix minutes après le bombardement, tous les adhérents du Mouvement « Prisonniers » d'une localité voisine se sont rassemblés à la Mairie, au nombre de 65. Immédiatement ils ont participé au déblaiement des immeubles sinistrés et au transport des blessés. Ils ont installé une permanence du Mouvement où les femmes et les mères de prisonniers, victimes du bombardement, ont reçu un premier secours de 500 francs en supplément des allocations de l'Etat. Le lendemain matin, les Centres d'Entr'aide du Mouvement « Prisonniers » ont recruté parmi leurs adhérents : menuisiers, vitriers, artisans manuels, capables de réparer rapidement les maisons des familles de prisonniers qui n'ont subi que de légers dégâts.

Alertées par télégramme, les organisations de province du Mouvement « Prisonniers » ont aussitôt fait le nécessaire pour recevoir les familles et les enfants de captifs dont le logement a été détruit ou qui veulent quitter cette banlieue si rudement éprouvée pour la deuxième fois.

A TRAVERS LA FRANCE LE MOUVEMENT S'ORGANISE

NANCY. — En une semaine on a enregistré 300 adhésions au Mouvement « Prisonniers ».

DAX. — Notre camarade Dorlance prend la direction départementale. Les équipes sont confiées à Morlais et d'Auzac.

BEAUVAIS. — Notre camarade Broissard dirige la délégation départementale. Les équipes de Creil et de Compiègne sont constituées.

LILLE. — Le rassemblement des équipes dans le département a été effectué par notre camarade Ooghe.

LES MAISONS DU PRISONNIER

AMIENS. — La Maison du Prisonnier a été inaugurée par André Masson, assisté de son Chef de Cabinet M. Goujon et de M. Zaepfell, directeur général des Maisons du Prisonnier.

LAON. — Jacques Zaepfell a inauguré la Maison du Prisonnier en présence de nombreuses personnalités.

VERDUN. — René Durand, Directeur général des Services d'Entr'aide, a inauguré la Maison du Prisonnier; il a déclaré notamment : « Groupés au sein de leur Mouvement, les Prisonniers acceptent aujourd'hui de grand cœur de reprendre la lutte, puisqu'il s'agit de sauver la Patrie. »

VESOUL. — En présence de M. Paul Théry, Préfet de la Haute-Saône, Jacques Zaepfell a présidé à la consécration officielle de la Maison du Prisonnier.

★

UN REFERENDUM ENTRE LES CAPTIFS

La Direction générale des Services d'Entr'aide ouvre un référendum parmi les Prisonniers. Voici le sujet de ce référendum :

- 1° Que craignez-vous le plus pour vos familles ?
- 2° Quelles sont les mesures que vous désireriez voir prendre par les Centres d'Entr'aide pour prévenir cette éventualité ?

Nous ne saurions trop engager nos camarades des Camps et des Kommandos à prendre part à ce référendum.

Nous les invitons à nous écrire, le plus rapidement possible, sur PAPIER LIBRE et par l'intermédiaire de leur Homme de Confiance qui remettra leur lettre au Kommando-Führer :

Rédaction d'ESPOIR (Lagerzeitung)

Abteilung Betreuung — Stalag VC — Offenburg.

Nous nous chargerons de transmettre ces réponses à la Direction générale des Services d'Entr'aide, au Commissariat général des Prisonniers.

« ESPOIR »

Nos Spectacles

L'interruption temporaire des spectacles a peut-être été la cause de l'affluence exceptionnelle des camarades qui se sont réfugiés, l'après-midi de Pâques, dans la salle de théâtre du Camp. Le programme était copieux, il faut le dire, et les deux pièces, appartenant au répertoire de la Comédie-Française, présentaient de ce fait un attrait particulier.

L'orchestre Della-Greca est tout d'abord salué avec fraternité : La Marche Militaire de Saint-Saëns, l'Auberge du Cheval Blanc, Noces Hongroises, tout cela forme une large pensée sonore qui enveloppe la salle et la réjouit.

Puis nous retrouvons toujours avec plaisir la voix de Christian Dejeante. Il a choisi trois morceaux assez sévères, mais qui néanmoins furent goûtés du public : l'air d'Œdipe à Colonne (Sacchini) d'une émouvante et classique grandeur, « Loin de ma tombe obscure » (Beethoven), enfin le « Pas d'armes du Roi Jean » (Saint-Saëns) d'interprétation toujours difficile et variée. Dejeante était accompagné par Pierre Douady qui reçut à juste titre une grande part des applaudissements.

Le rideau se lève maintenant sur « Un Châtiment », un acte de Truffier-Chanu, d'après une nouvelle de Paul Bourget. Nous sommes au Couvent de Monte-Chiaro, dans la campagne pisane : l'anecdote qui sert de support au récit est celle d'un vol. Un jeune écrivain orgueilleux et pauvre dérobe dans le couvent quelques médailles; le père abbé découvre le forfait et, avec beaucoup d'adresse, réduit l'indélicat au repentir. Jean Richefeu a dessiné avec sobriété et douceur la vénérable figure du Père Griffi. Serge Mabire (Philippe) a peut-être trop extériorisé le conflit qui est et qui doit rester un conflit intérieur. Les rôles secondaires tenus par Marchand, Buisson et Sygonney, l'ont été avec beaucoup de soins. En résumé, sujet sévère, mais bien interprété et qui a suscité, outre des applaudissements mérités, des commentaires très favorables.

Plus moderne, puisqu'elle a été créée en 1936, la pièce de Jean Sarment « Le Voyage à Biarritz » a rencontré un franc succès. Le morceau est joli et rappelle parfois Vildrac ou Jean-Jacques Bernard. Il y est question d'une petite gare et d'un fameux voyage qui n'est qu'un pauvre rêve brisé. On ne peut raconter un tel sujet, si émouvant dans sa simplicité.

Dans un décor lumineux, les différents personnages ont évolué avec aisance, suscitant sans recherche d'effets faciles, le rire ou les larmes. Emery a « été » le petit chef de cette petite gare avec une poignante simplicité; c'est une remarquable composition.

Bonavia a joué avec réserve et douceur le rôle de Madame Dodut, la pauvre maman déchirée entre un mari qui s'obstine à ne pas comprendre et un fils qui ne veut pas parler. Signorello n'a joué qu'une scène, mais avec de telles nuances qu'on est en droit d'espérer pour l'avenir des succès qui ne tarderont pas. Charles, le fils Dodut, c'était le pivot de la pièce; rôle difficile et ingrat tenu par Lombart avec soin. Restent les rôles secondaires où nous pouvons signaler trois excellentes compositions : celle de Vennin, le placide lampiste, celle de Ferey, le vieux Mazureau, et enfin celle de Lagraulet qui a été non seulement une remarquable gueule noire farouche et indignée, mais aussi un Philibert sensible et émouvant.

En résumé, un bon spectacle qui, nous l'espérons, sera suivi de beaucoup d'autres. — C'est là, je crois, le vœu de tous ceux qui depuis deux ans ont encouragé nos efforts. Le théâtre ne doit plus seulement représenter la distraction hebdomadaire obtenue avec le seul souci du rythme; il doit par la qualité des œuvres montées et le fini de leur préparation, devenir, pour les camarades acteurs et spectateurs, un enrichissement.

Pierre BLANC.

L'homme de confiance vous parle

Je m'excuse auprès de vous et vous prie de considérer comme nul mon article paru dans le numéro précédent de cette revue. Des difficultés matérielles ne me permettent plus d'utiliser les circulaires annoncées, vous retrouverez donc chaque mois dans « ESPOIR » les communications que vous aviez l'habitude d'y lire.

AUX HOMMES DE CONFIANCE

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance cette note qui m'est transmise par Monsieur le Commandant Godart, Chef de la Délégation de Berlin du Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre et que je vous serais très reconnaissant de lire à vos camarades.

« A l'occasion du 87^e anniversaire du Chef de l'Etat, Monsieur Scapini, Ambassadeur de France, Chef du Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre, a adressé le télégramme suivant au Maréchal Pétain :

Monsieur le Maréchal,

Je me permets de vous envoyer tant en mon nom qu'en celui des Prisonniers de Guerre et de mes collaborateurs, nos vœux les plus sincères, les plus respectueux, et vous dire aussi toute l'espérance que mettent en vous ceux qui pensent à la France et non pas à eux-mêmes.

Je vous suis, Monsieur le Maréchal, respectueusement et affectueusement dévoué.

Georges SCAPINI
Ambassadeur de France.

Le Maréchal a répondu :

Profondément touché des vœux que vous m'avez fait parvenir tant en votre nom qu'en celui des prisonniers de guerre et de vos collaborateurs, je vous adresse mes vifs remerciements et vous prie de les transmettre à tous ceux qui se sont joints à vous à cette occasion. Veuillez assurer nos Prisonniers de guerre de ma profonde sollicitude et leur dire que ma pensée affectueuse est constamment et fidèlement près d'eux en cette longue épreuve.

Philippe PETAIN. »

SECURITE. — L'expérience malheureuse de ces derniers mois a prouvé la nécessité absolue pour tous nos camarades de se conformer aux prescriptions de police en ce qui concerne la descente dans les abris en cas d'alerte. Les Hommes de confiance devront persuader leurs camarades de la nécessité de s'y astreindre et, puisqu'il s'agit d'une garantie personnelle, d'apporter leur concours le plus entier aux mesures qui pourraient être prises pour la construction, le perfectionnement ou l'aménagement des abris.

RELEVEURS DE MINES. — Les Services Diplomatiques des Prisonniers de Guerre me font savoir que malgré de nombreuses démarches de leur part, ils n'ont pu obtenir jusqu'à ce jour le rapatriement de cette catégorie de prisonniers; aucun accord officiel n'étant intervenu en leur faveur.

A la demande même des autorités allemandes, les Services Diplomatiques seraient désireux de connaître le nom des Officiers allemands qui auraient promis leur libération aux volontaires pour le relèvement des mines.

BELGES. — Les Prisonniers de guerre de nationalité belge qui appartiendraient à des Kommandos du Stalag doivent se faire connaître le plus rapidement possible.

AVIS CONCERNANT L'EXPOSITION

Nous informons nos camarades que la date de l'exposition qui avait été fixée dans la circulaire adressée aux Hommes de confiance à la deuxième quinzaine de juin, est reportée mi-juillet.

En conséquence, la date limite d'envoi des œuvres au Stalag est reportée au 30 juin.

Il est bien entendu que les œuvres « réservées » seront retournées à leurs propriétaires à la clôture de l'Exposition sauf cas de force majeure.

TRES IMPORTANT

Des incidents récents motivés par des refus de travail ayant eu des conséquences graves pour les intéressés, m'amènent à vous rappeler les voies de réclamation que vous devez prendre pour obtenir satisfaction, dans le cas où vous vous croiriez traités irrégulièrement soit dans votre travail, soit au Kommando.

En aucun cas, ne cessez le travail pour obtenir gain de cause.

Si vous êtes en désaccord avec votre employeur, adressez-vous à votre Kommando-Führer.

Si vous êtes en désaccord avec ce dernier, demandez le rapport à l'Officier de contrôle, et si vous n'obtenez pas satisfaction au bout d'un certain temps, écrivez-moi en me donnant toutes les précisions nécessaires me permettant de faire faire une enquête.

En droit et en fait, nous sommes des Prisonniers de guerre, c'est-à-dire des militaires soumis à une discipline stricte, un refus d'obéissance à un ordre donné par une autorité militaire allemande entraîne des sanctions sévères contre lesquelles nous sommes impuissants.

Il n'en existe pas moins qu'un recours vous est laissé contre une décision estimée injustifiée, mais vous êtes tenus, sous peine de punitions extrêmement graves, de suivre la voie normale que je viens de vous indiquer.

Suivez mes conseils, mes camarades, ils sont le fruit d'une expérience de chaque jour, n'ont d'autre but que d'éviter des décisions qui peuvent entraîner des conséquences fâcheuses pour votre avenir et ne sont dictés que par mon entier dévouement à vous servir.

A. PAYRAU

Notre Oeuvre d'Assistance

Le Bureau de l'Oeuvre vous présente le bilan des opérations du mois de mars 1943.

Recettes :

Versements des Kommandos	M. 1.760,14
Collecte du Camp	321,62
Collecte des Libérables	310,57
Tombola	125,00
Don de la Bibliothèque	70,00

Total du mois..... M. 2.587,33

Avoir en caisse au 1.3.43..... 1.669,50

4.256,83

Dépenses :

Nouveaux secours :

3 familles reçoivent 30 M. = 90	
1 famille reçoit 40 M. = 40	
1 » » 50 M. = 50	
1 » » 60 M. = 60	240

Renouvellement de secours :

16 familles reçoivent 30 M. = 480	
16 » » 40 M. = 640	
18 » » 50 M. = 900	
3 » » 60 M. = 180	2.200
	2.440,00

Solde en caisse au 31.3. 1.816,83

Comme prévu le mois passé, la situation ci-dessus présente une diminution des versements des Kommandos de 50 % environ, néanmoins la baisse des recettes globales n'a atteint en fait que 36 % environ.

Par contre, l'ensemble des dépenses a subi une diminution d'environ 45 %, ce qui nous permet de continuer comme par le passé, de mandater les familles de nos camarades avec la même fréquence.

LE BUREAU.

Plus de 700.000 francs, tel est le montant des sommes que l'O.F.A. a déjà envoyées en France depuis sa fondation; que de misères soulagées, que de souffrances apaisées, grâce à la générosité de tous.

C'est le résultat des collectes mensuelles du Camp et de chaque Kommando, c'est aussi le résultat des initiatives des Hommes de confiance qui organisent loteries, spectacles, concerts, etc... ainsi tout récemment lors d'un récent concert donné au Kommando 8039 avec la participation des Kommandos voisins, l'Homme de confiance a fait une collecte supplémentaire importante pour l'O.F.A. (ceci est un exemple entre tant d'autres).

Aussi serait-il souhaitable que tous nos camarades du Stalag comprennent ce que représente l'O.F.A. et qu'il est nécessaire que les recettes augmentent toujours, car chaque jour crée de nouvelles misères dans notre malheureuse Patrie; ce sont des villes bombardées, des populations évacuées, ce sont les malades, ce sont les deuils.

C'est tout ce cortège de misères que nous voulons soulager dans les familles de nos camarades accablés par le sort, c'est le but de notre Oeuvre d'entraide

E. GOEPP.

L'Orchestre en Tournée

par Pierre BOUQUET

Dans notre numéro de mars, nous vous faisons connaître que, désormais, l'orchestre du Stalag allait se déplacer pour vous apporter dans vos Kommandos un peu de musique et de gaieté bien française. Beaucoup d'entre vous, chers camarades, n'ont pas encore reçu la visite de cette petite troupe d'artistes, et comme nous n'avons jamais parlé de ces déplacements dans nos colonnes, vous êtes peut-être tentés de dire : « C'est un bouthéon. »

Eh bien, non, ce n'est pas un « bouthéon », et depuis le 24 janvier — date de la première sortie — notre sympathique orchestre sous la direction du « maestro » Della-Greca a visité 126 Kommandos groupant près de quatre mille camarades. Partout, nos ambassadeurs de la bonne humeur ont reçu un accueil chaleureux, voir enthousiaste.

Mais, pour vous qui ne les connaissez pas encore, permettez-moi de vous les présenter. D'abord, le « Chef » qui se distingue sinon à sa grande bravoure, du moins à sa haute taille et à son « spencer » qui le moule impeccablement. Il dirige avec autorité cette troupe de collégiens indisciplinés toujours en quête d'une farce à faire. Le petit qui semble constamment se cacher derrière le piano, c'est Douady. Le grand qui est à la batterie, joue du piano, de l'accordéon et débite ses blagues avec le même flegme imperturbable, c'est Jean Pisier. Bosco interprète avec tout son talent ses soli de violon. Les autres violonistes ? Duval, Louche, Julien, Péru et Girardin. Ne vous fiez pas aux

Quelques heures de saine détente, voici ce que vous apportent Della-Greca et son ensemble.

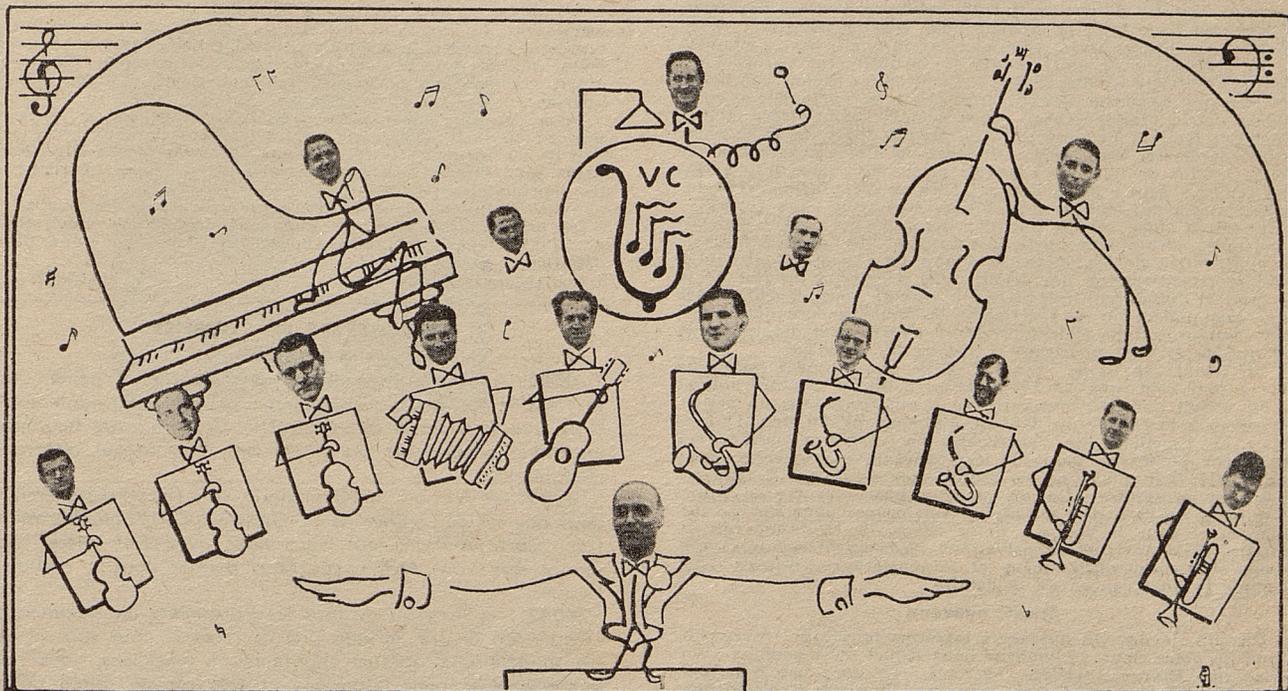
Mais les Kommandos ne sont pas les seuls à être visités, et nos camarades des hôpitaux ne sont pas oubliés par notre ami Payrau dont le dévouement est inlassable.

Dernièrement, le personnel et les malades de l'hôpital Sainte-Agnès de Freiburg reçurent notre visite. Le mot « chaleureux » ne me semble pas suffisant pour dépeindre l'accueil qui nous y fut réservé, et qu'il me soit permis de dire que cet accueil fut touchant.

Le « Lazarett » de Freiburg ne ressemble en rien à l'idée que l'on se fait ordinairement d'un hôpital militaire. C'est une ancienne institution de jeunes filles administrée par des sœurs où la fraîcheur et le calme vous attendent : une clinique bourgeoise. Si vous passez à Sainte-Agnès, vous y trouverez l'esprit d'équipe le plus parfait. Vous y serez accueillis non par des fonctionnaires imbus de leur importance, mais par des camarades dont le seul but est de « servir » en vous servant.

L'auditoire constitué par ce personnel et les malades ne ménagera pas ses applaudissements à notre orchestre, et tous nos artistes stimulés avaient trouvé « la pleine forme ». Aussi, le rideau se referma-t-il, après trois heures de spectacle, au grand regret des spectateurs qui firent de longues ovations au « maestro » et à sa troupe.

Un excellent dîner — où la qualité ne le cédait en rien à l'ordonnance du menu — nous fut offert par nos amis,



apparences, le « bon gros nerveux » n'est autre que le maître de l'illusion et virtuose accordéoniste André Huguin - Fakir Ki-Ki-Man. Voici Marcel Collet, violoncelliste, et le bassiste Jacques Bonnin. Je n'omettrai pas le beau guitariste au visage si doux - accompagnateur de Tino Rossi - André Thomas. Jucheu, Castaing et Bocabarteille, le trio des clarinettes-saxophonistes, et enfin pour compléter voici les trompettes Emery et Prévost.

André Pignet est trop connu de tous pour qu'il soit nécessaire de le présenter, et lorsque vous verrez arriver sur scène un militaire complètement ahuri, sous sa perruque rousse, vous pourrez dire : « C'est lui ! » Son numéro, interprété avec le talent d'un Ouvrard, est toujours très goûté, car il ressuscite pour nous ces comiques-troupiers qui connurent une si grande vogue.

Christian Dejeante, basse chantante, se taille également un beau succès avec son répertoire, ainsi que le ténor Martinez.

En un mot, spectacle de variétés admirablement bien conçu. De tous les genres, pour tous les goûts : musique symphonique, chanteurs, illusionniste, chansonnier, jazz, etc.

après quoi, nous dûmes nous séparer, mais, promettant de revenir.

Que le Médecin-Lieutenant Chaminade, le Médecin auxiliaire Caron et le dentiste auxiliaire Rochon ainsi que l'homme de confiance de Sainte-Agnès, notre ami Notter et tous ses camarades, trouvent ici l'expression de nos plus chaleureuses félicitations pour la tenue de l'hôpital et l'esprit que y règne, en même temps que nos plus vifs remerciements pour l'accueil qui nous fut réservé.

Vous trouverez ci-dessous, chers camarades, la liste des Kommandos qui eurent déjà le plaisir d'entendre nos musiciens. Voici quelques extraits de lettres prises au hasard dans le volumineux courrier parvenu à notre Homme de confiance à la suite de ces déplacements.

6074. — Je tiens à vous adresser les remerciements de mes camarades pour les belles heures que vous nous avez fait passer. Vos musiciens ont étonné agréablement ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de les entendre au Stalag. Certains camarades ont pu se rendre compte qu'ils n'étaient pas totalement abandonnés et que vous vous occupez réellement d'améliorer notre sort dans la mesure du possible...

(Suite page 8)

LA CHARTE DU TRAVAIL

Le régime du travail avant 39

Devant les demandes de plus en plus nombreuses nous parvenant des Kommandos, la Section Professionnelle du Centre d'Informations Nationales a décidé d'user très largement de l'offre faite par le journal « ESPOIR », et de vous indiquer ici les grandes lignes de la Charte du Travail en vous montrant les principales réalisations sociales appliquées depuis juin 1940. En connaissant les bases, il vous sera plus facile, dans vos correspondances, de nous poser des questions, auxquelles, comme par le passé, nous répondrons avec le plus de précision possible.

Le régime du travail avant cette guerre n'était qu'une succession de conflits entre salariés et employeurs. Loin de chercher à s'entendre dans l'intérêt commun, ils ne poursuivaient que leurs intérêts particuliers avec le plus égoïste acharnement. Aux grèves des salariés, tantôt logiques si professionnelles, tantôt illogiques, le patronat répondait par de nouvelles brimades et, cercle vicieux, le circuit du travail se désagrégeait de plus en plus. Les « trusts anonymes » achevaient la désorganisation en achetant à prix d'or les meneurs syndicalistes qui ne résistaient guère à cette tentation. Les sacrifiés dans tout cela n'étaient pas les patrons — abstraction faite de quelques-uns : artisans et petits patrons arrivés par le fruit de leur travail et qui ne pouvaient rien que subir — mais la masse, la classe ouvrière qui, dupée, épuisée, ne devait se contenter que de mots, vagues promesses, avantages fictifs. La « condition prolétarienne » apparaissait dans tout son tragique. Et le seul, le vrai résultat de ce régime voulu d'anarchie était non seulement le malheur de la majorité des Français, mais aussi la décadence de la Nation, la chute, la terrible glissade de la France vers l'abîme!

L'aurions-nous connu si à ce régime s'était substitué celui de la collaboration sincère et harmonieuse de tous les travailleurs patrons et salariés, et avec lui des relations sociales normales, du travail pour tous, la sécurité pour chacun, condition essentielle d'une France forte, unie, aux foyers nombreux et vivants?

Au lendemain de notre défaite, le problème se posait donc, brutal : « croître ou disparaître ». La situation n'était pas belle : la plus grande partie de notre territoire avec Paris, tête et cœur de la Patrie, était occupée — nos armées démobilisées et leur matériel remis à l'adversaire. Nos fortifications rasées et notre flotte désarmée. Cent vingt mille tués ou disparus et autant de blessés. Plus de 1.500.000 Français prisonniers dans les Camps, les jeunes, l'espoir de la France! Près de dix millions de réfugiés et trois millions de démobilisés regagnant leurs foyers!

Il fallait donc rebâtir sur des décombres, et cela signifiait une tâche surhumaine après la tourmente. Il fallait assurer le ravitaillement de la Nation, le retour des évacués et démobilisés, la reconstruction des destructions provenant du fait de la guerre. Il fallait enfin trouver du travail pour chacun, alors que manquaient ou se raréfaient les matières premières, que les communications étaient presque complètement désorganisées et que se dressait menaçant le spectre du chômage.

En lisant ces lignes, vous allez peut-être penser que vous savez tout cela, que vous l'avez lu, compris comme moi, et qu'il n'était pas très nécessaire de le rappeler dans un article consacré à la Charte du Travail. Et pourtant, au lieu d'appliquer la « méthode de l'autruche » en préférant oublier ses malheurs pour n'en pas voir les conséquences, ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux se les redire encore une fois? Cela est pourtant nécessaire afin de pouvoir bien mesurer la force, l'ampleur de l'effort à accomplir nous-mêmes pour sortir vainqueurs, si nous le voulons, de ce chaos, de ce drame fait de misère et de douleur, de privations et de sacrifices, celui que nous subissons vaillamment et supporterons jusqu'au bout comme la dure rançon de la défaite.

Esprit nouveau

Demain, le demain que nous espérons tous avec ferveur du fond de notre cœur, le bonheur dans lequel nous voulons vivre dans une France purifiée, cohérente, régénérée par des institutions solides — une France rénovée, laborieuse et disciplinée, respectueuse enfin des pures traditions sociales, familiales et chrétiennes — tout cela, croyez-moi, ne sera que si nous le voulons et dans la mesure où nous le voudrons!

« C'est autour de l'idée noble de "Travail" que doit s'opérer la réconciliation de tous les Français, et c'est aussi grâce à lui que nous avons le moyen de devenir maîtres de notre sort. La plus saine fierté que l'on puisse éprouver, n'est-elle pas de se sentir utile à tous par un travail bien fait? »

Pour l'ouvrier délivré de ses mauvais bergers, s'il s'interroge dans l'honnêteté de sa conscience et la sincérité de son cœur — il veut d'abord s'évader de l'anonymat, son travail n'étant plus considéré comme une marchandise et lui-même comme une machine de production. Il est un être vivant, pensant, souffrant et qui désire avec ses chefs des relations sincères et cordiales, affectueuses même. Ses camarades ouvriers, les techniciens, patrons de l'entreprise, usine, atelier où il travaille, deviendront alors comme lui « membres d'une famille professionnelle » où chacun apportera le fruit de ses efforts, ses capacités à l'édification du « bien commun ». Il veut ensuite être sûr du lendemain, car sans cette assurance, rien ne peut se faire : être protégé contre les aléas du chômage et trouver dans son métier une sécurité et même une propriété (être dans une mesure raisonnable associé aux progrès de l'entreprise) et garanti contre les risques d'accident, de maladie, de vieillesse. Il veut enfin, rêve normal de tout homme, pouvoir fonder un foyer digne de ce nom, et faire vivre ce foyer, élever ses enfants et les mettre en état de gagner honorablement leur vie.

En compensation de ce bien-être et de cette sécurité, que devra-t-il? Quels seront ses devoirs envers ses camarades, envers la collectivité? Tout d'abord travailler, car le travail est un devoir social, celui qui s'y soustrait volontairement lèse

tous les autres. La paresse (tout travail impliquant un effort) et ses loisirs sont parfois plaisants, mais lorsqu'ils prennent la place du travail, l'ouvrier doit savoir que, tout se payant, le loisir incorporé dans le prix de revient, c'est finalement lui, le consommateur, le travailleur, qui paie! Il devra aimer son métier, se sentir maître de sa machine et non son esclave (les machines sont bienfaites pour l'homme quand il les domine, et malfaisantes lorsqu'il se laisse dominer par elles). Avoir la fierté de son ouvrage, ouvrage bien fait. Il ne devra plus être méfiant vis-à-vis de ses supérieurs, mais travailler au contraire en se persuadant que ce qu'on lui demande est juste, et qu'aux échelons supérieurs on aura apporté, comme il le fera lui-même, toute la compréhension nécessaire.

Ainsi, infime parcelle et modeste cellule de l'entreprise, il contribuera pour sa part de collaboration au bien commun et à l'esprit de solidarité dans le métier.

Les droits et les devoirs de l'ouvrier exposés, voyons maintenant cette autre catégorie : les techniciens et agents de maîtrise à qui incombent les fonctions de liaison, de direction et d'éducation. Il est certain que pour ceux-ci les droits et devoirs sont sensiblement les mêmes que pour les précédents. Ils devront dans l'accomplissement de leur tâche, apporter le même désir de bien faire, le même amour du beau travail, la même conscience professionnelle, mais ayant la possibilité de l'exécution ils se trouveront placés à un poste difficile et délicat, puisqu'ils assureront la liaison entre la conception et l'exécution. Ils subiront obligatoirement les réactions de leurs supérieurs ou celles de leurs subordonnés selon que l'exécution d'un travail sera mal faite ou la conception mal étudiée.

Question aussi très importante, ils auront un rôle psychologique et social de premier ordre à jouer, rôle ingrat, car chargés d'appliquer une décision défavorable à l'égard des ouvriers, ils passeront pour complice du patron, tandis que s'ils se font l'avocat des revendications du personnel, on les accusera d'épouser trop facilement le point de vue ouvrier. Les techniciens, les agents de maîtrise ne devront pas oublier qu'ils représentent une élite et qu'ils devront en conséquence prouver leurs qualités morales et professionnelles : esprit d'équipe, esprit critique, d'organisation, patience et désir d'une action apaisante.

Pour illustrer ces qualités par un exemple, ils ne devront pas, comme cela se fait si souvent, garder pour eux seuls, au lieu de les répartir, les félicitations adressées par la Direction, tandis qu'ils transmettaient intégralement à leurs subordonnés les réprimandes reçues.

Nous étudierons dans le prochain article « le Patronat » et « les précurseurs » dont les idées ont présidé à l'élaboration de la Charte et dont nous aborderons alors une étude plus détaillée.

(à suivre)

G. VACHER.

L'ORCHESTRE EN TOURNÉE

(suite de la page 7)

6065. — Quelques instants nous séparent à peine, que je viens à nouveau vous remercier pour la charmante matinée que vous venez de nous offrir. Grâce à votre heureuse initiative, nous avons pu passer des instants qui resteront inoubliables...

8907. — Au nom du Kommando, je viens vous remercier, ainsi que les camarades de l'orchestre, pour l'agréable mais trop courte matinée que vous nous avez fait passer. La séance que vous êtes venus nous donner nous a enthousiasmés...

6042. — Au nom de tous les Prisonniers du Kommando et au mien propre, je vous prie de recevoir pour vous et de transmettre aux artistes chanteurs et musiciens, tous nos remerciements pour l'agréable et très réussie soirée qu'ils nous ont fait passer...

8905 B. — Je suis heureux de vous exprimer notre grande satisfaction pour le trop court divertissement que vous nous avez offert ce matin. Nous sommes unanimes à reconnaître quelle part active vous prenez à rendre plus facile à supporter notre triste vie de prisonnier, et nous vous adressons nos très chaleureux remerciements...

etc... etc...

Ces lettres se passent de commentaires et forment le plus bel éloge que l'on puisse décerner à notre ami Antony Payrau qui est vraiment notre « Homme de Confiance ».

P. B.

Liste des représentations données :

Le 24. 1. à Durlach (6 Kommandos); le 24. 1. à Karlsruhe (11 Kommandos); le 31. 1. à Mühlacker (10 Kommandos); le 31. 1. à Derdingen (4 Kommandos); le 14. 2. à Pforzheim (6 Kommandos); le 14. 2. Dachdecker Bat. V; le 21. 2. à Offenburg (8 Kommandos); le 28. 2. à Altenheim (6 Kommandos); le 6. 3. à Diersburg (5 Kommandos); le 7. 3. à Renchen (4 Kommandos); le 28. 3. à Oberkirch (10 Kommandos); le 11. 4. à Emmendingen (6 Kommandos); le 11. 4. à Kenzingen (10 Kommandos); le 18. 4. à Lahr (6 Kommandos); le 18. 4. Hôpital Freiburg; le 25. 4. à Baden-Baden (10 Kommandos); le 2. 5. à Zell (3 Kommandos); le 2. 5. à Oppenau (7 Kommandos); le 9. 5. à Bühl (7 Kommandos); le 9. 5. à Appenweiler (7 Kommandos).

Au bonheur des R. G. ...

C'est en mars 1942 que notre camarade Antony Payrau, maintenant Homme de confiance, fut choisi comme responsable du Service Habillement de la Croix-Rouge. Il s'agissait de remédier à la pénurie de vêtements dont souffrait un grand nombre d'entre nous. Quelque temps après l'installation du nouveau Camp d'Offenburg, un local fut affecté à ce service auquel devaient se dévouer quelques camarades qui s'emploient de leur mieux à satisfaire de nombreuses demandes.

Jusqu'à la fin juillet 1942, les familles de prisonniers s'adressaient à la Croix-Rouge Française qui transmettait par la Croix-Rouge Internationale de Genève. Le 29 mars 1942, partaient d'Offenburg les premiers envois pour les Kommandos. Il est évident que cette manière d'opérer nécessitait un certain laps de temps, et d'autre part, le nombre des bénéficiaires était restreint, beaucoup de familles hésitant à accomplir ces formalités.

Le 1^{er} août 1942, les choses allaient se trouver simplifiées. C'était aux Hommes de confiance des Kommandos qu'incombait désormais le soin de vérifier l'état vestimentaire de leurs camarades, et en cas de besoin, de s'adresser par l'entremise de l'Homme de confiance du Stalag au Service « Croix-Rouge Habillement ». Chaque prisonnier bénéficiaire disposait alors d'une carte, à seule fin d'éviter les abus, les stocks étant insuffisants pour permettre une double livraison au quémendeur.



Max Vasseux, Responsable du Service

Des bordereaux d'envoi, en deux exemplaires, facilitent l'expédition. Un de ces bordereaux, joint au colis, porte le nom des bénéficiaires ainsi que les quantités allouées à chacun. Un bordereau original reste à la comptabilité, à seule fin de permettre au retour du bordereau d'envoi, de vérifier les signatures. Il peut arriver que le mot « épuisé » figure sur ces bordereaux, car, hélas, les demandes sont nombreuses et les stocks n'ont pas été renouvelés depuis novembre 1942. Voici quelques chiffres se répartissant sur 2.500 envois, ce qui représente environ 8.000 camarades : 5.450 chemises, 4.200 caleçons, 3.000 pull-over, 2.475 paires de chaussures, 8.940 paires de chaussettes, 1.600 vestes, 1.516 pantalons.

Faisons maintenant ensemble un petit voyage dans ce royaume enchanté. Vous trouverez, pour vous accueillir, le responsable du service, notre camarade Vasseux qui a remplacé Payrau après sa nomination au poste d'Homme de confiance. N'oublions pas tout ce que nous devons à Payrau qui a dû faire face au début, vous le comprendrez, à nombre de difficultés. De même qu'il met aujourd'hui tout son cœur à unir davantage le Stalag et les Kommandos, de même a pu naître, grâce à son activité, ce service florissant aujourd'hui. Max Vasseux, un tourangeau, a pris la barre et avec lui, pas de naufrage possible. Vous dirai-je que c'est un sportif, le soir le volley-ball, et dans la journée un courrier nombreux à dépouiller et à répartir le plus équitablement possible. Une nouvelle qu'il a bien voulu me confier : la transformation prochaine de plusieurs milliers de capotes en pantalons. Voilà qui fera des heureux. C'est un projet qui lui tient à cœur et pour lequel, avec Payrau, il se dépense sans compter !

Allons droit au bureau. Ah, le bureau ! Soulevez la modeste couverture, et vous trouverez dans un rôle inconnu

notre ami Gras, vedette de notre petite scène. Le décor est moins coloré que dans « l'Arlésienne », mais croyez-moi, le climat est très chaud et très amical, et pour des Français il y a quelque douceur à travailler avec devant nos yeux le portrait de notre Maréchal.

Gras veille à la comptabilité. Elle est basée sur le principe employé dans une maison de commerce. Un livre de sortie... un livre d'entrée... un livre de stocks. Les bordereaux sont enregistrés par ordre numérique sur le premier de ces livres. Des bons de rentrée sont établis pour chaque retour (le destinataire n'étant plus au Kommando lors de l'arrivée du colis). Sorties et entrées sont reportées sur le livre de stocks, et ainsi chaque samedi apparaît le nouveau stock, facilement contrôlable à l'aide de cartes de stocks tenues par le chef de magasin. Cette méthode double permet un rapprochement permanent des chiffres qui doivent toujours être en concordance.

Mabire qui cumule les emplois... journal, théâtre, aide à l'établissement des cartes et une fois par semaine apporte son concours au sympathique chef de magasin : Jubert dit Juju — le chevelu!!! — grand sportif lui aussi devant l'Éternel et qui caresse l'ambition de dresser de jeunes champions.

Il règne incontestablement sur ses rayons impeccablement alignés. Il nous dit parfois que ça le console des étalages qu'il faisait avec amour dans son petit magasin... quelque part en Normandie. Aucun d'eux n'a oublié ce vieux Jo-Jo... Jobart si vous préférez, qui a laissé dans cette petite équipe le souvenir d'un excellent et très dévoué camarade.

Chaque semaine dès le lundi, les demandes arrivées dans le courant de la semaine précédente sont classées et les cartes établies. En même temps les bordereaux sont confectionnés, les paquets préparés, et le mardi suivant, déposés à la poste.

Parfois des retards se produisent... manque de papier d'emballage... de cartes... Retards momentanés. Les services compétents de l'Habillement apportent leur meilleure volonté et obligeance à nous éviter ces petits ennuis. Actuellement les stocks épuisés se répartissent ainsi : Chaussures, pantalons, bandes molletières, chemises, ceintures de flanelle, serviettes de toilette, cuir, vestes au-dessus taille 102. Au cas où ces stocks seraient renouvelés, les Hommes de confiance seraient avertis dans le plus bref délai.

Chers camarades, vous êtes tous invités, si vous avez l'occasion de venir au Stalag, à nous rendre visite. Vous serez accueillis fraternellement. C'est en travaillant dans cet esprit d'union, les uns avec les autres, que nous réussirons à ne former qu'un grand tout, que nous rendrons la France vivante dans notre malheur et que, demain, coude à coude, nous pourrions envisager d'autres tâches pour l'avenir de notre cher Pays. Serge MABIRE.

Les Sports au Camp

Lundi 27 avril. — A neuf heures, les marcheurs de 10 kilomètres sont prêts au départ. Belle tenue dans l'ensemble, temps record de 10 km. 560 en une heure.

L'après-midi, 80 mètres, 800 mètres, 1.200 mètres se disputèrent sur un terrain mouillé et glissant. Les performances seront certainement améliorées, car ce n'est qu'un timide début de saison.

Quatre équipes de basket-ball nous firent assister à une lutte serrée. Mais on souhaiterait plus d'équilibre de force dans les équipes en présence.

Le volley-ball, lui, obtint pour l'instant toute l'affection des joueurs, nombreux au Camp. Sans mettre de côté tout esprit de compétition indispensable pour donner de l'attrait aux spectateurs, on aimerait voir plus d'esprit de sportivité pure.

Le dimanche 2 mai, malgré un temps peu favorable, nous eûmes le plaisir d'assister à un tournoi triangulaire de volley-ball entre les trois meilleures équipes du Camp. Après une lutte acharnée au cours de laquelle les joueurs nous firent applaudir à du très beau jeu, le classement s'est établi comme suit : 1^o Equipe Blondel, 2^o Equipe Laffont, 3^o Equipe Charron.

La saison s'annonce bien, et sous l'impulsion de notre ami Lagraulet, le Camp assistera encore à de très belles journées sportives. LE SPORTIF.

Dans le courrier du C.I.N.

De l'abondant courrier — nous le souhaitons toujours plus abondant, étant par définition au service de tous — qui nous vient des Kommandos et prouve l'intérêt que portent nos camarades à l'œuvre de rénovation sociale entreprise par le Maréchal, et à tout ce qui touche à la vie de notre Pays (activités professionnelles, Chartes du Travail et de l'Agriculture, lois de protection de la famille, etc.) nous avons extrait quelques passages, regrettant de ne pouvoir tout citer.

Du Kommando 5073, l'Homme de confiance, Roger Callier, nous dit l'attention avec laquelle il suit les efforts du Maréchal pour mener à bien « son œuvre gigantesque entreprise en une période extrêmement difficile, malgré l'opposition de ceux qui ne connaissent pas la souffrance et profitent d'une situation exceptionnelle ». Il souligne avec admiration tout ce qui a été fait pour la Famille et affirme la nécessité d'être au courant des choses de France. Il conclut : « Lorsque le moment sera venu de prendre une part des responsabilités qui nous incombent à tous, nous serons prêts et en pleine forme. Vive la France ! Vive le Maréchal ! »

Du Kommando 5210, l'Homme de confiance, Marcel Bourguignon, nous demande « des renseignements pour collaborer à notre action professionnelle et nationale » et aussi se mieux intégrer dans « la grande France captive ».

Du Kommando 5001, l'Homme de confiance, Pierre Cariot, nous demande aussi de la documentation pour intensifier sa propagation des idées de la Révolution Nationale.

Du Kommando 5217, l'Homme de confiance nous remercie des renseignements envoyés au sujet des professions artisanales de l'agriculture, et des brochures, dont « Le Travail du Maréchal » « que nous avons lu avec plaisir et qui nous a particulièrement intéressé ». Il manifeste le désir d'en recevoir d'autres.

Du Kommando 6065, François Poignand se réjouissant de l'existence et de la bonne marche de la Section Professionnelle, finit sa lettre par cette phrase : « Soyez certain que je resterai toujours dévoué à la politique du Maréchal. »

Du Kommando 6154, Raoul Milan adresse une carte ainsi libellée : « Pour une France plus grande, plus forte et surtout plus jeune, tout mon dévouement et ma fidélité au Maréchal. »

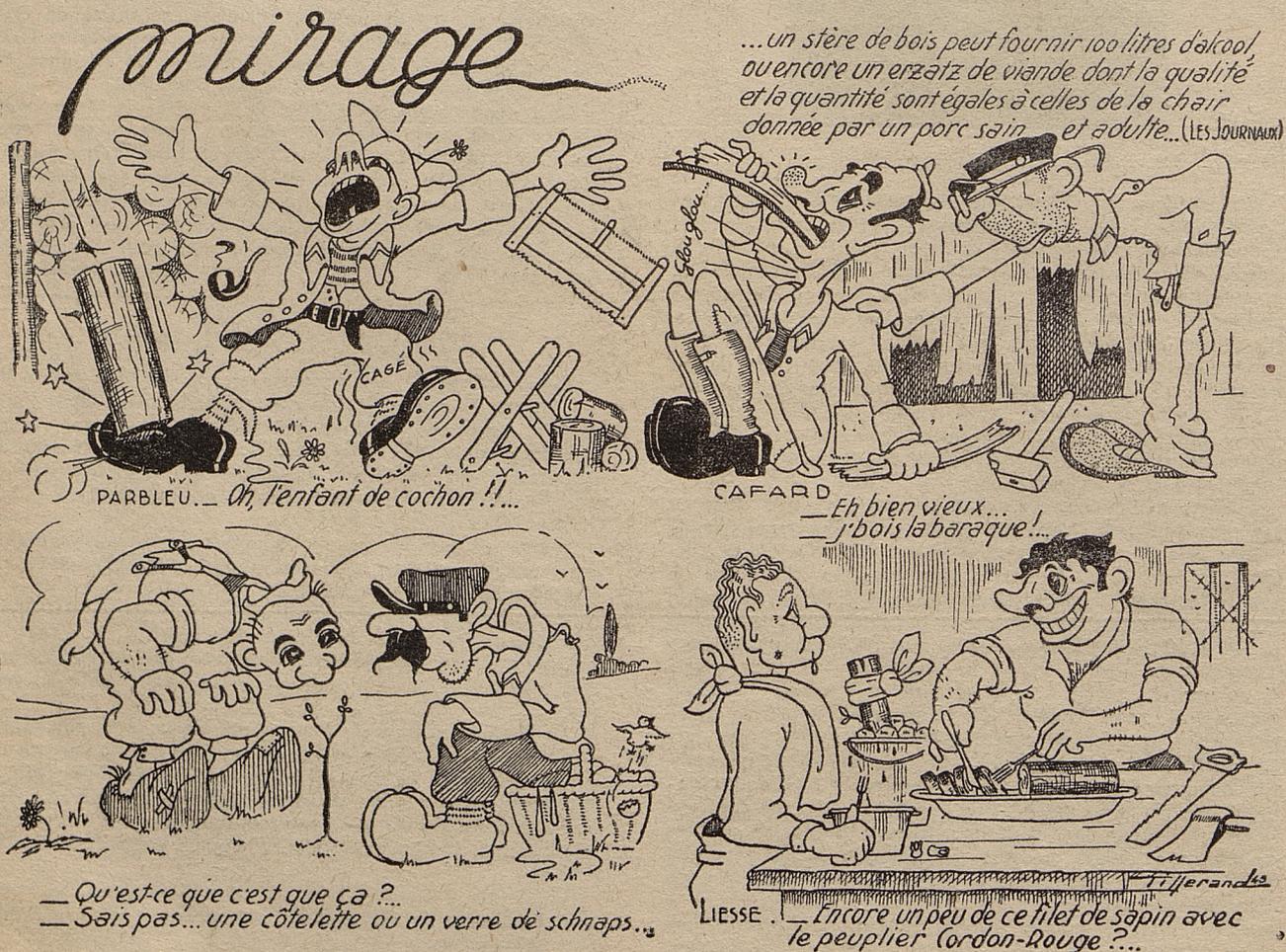
Du Kommando 6100, l'Homme de confiance, Jean Soubrier, nous écrit : « Nous serions heureux de recevoir une documentation sur la Charte du Travail, la Corporation Agricole, le Mouvement Prisonniers. En collaboration avec vous, les camarades du Kommando, partisans d'une France nouvelle, espèrent pouvoir faire connaître l'œuvre du Maréchal... »

Du Kommando 6135, l'Homme de confiance, Louis Raynal, dit son désir de « seconder » dans la mesure du possible, l'œuvre du Maréchal et ajoute : « Nous sommes onze camarades qui avons pour le grand et noble soldat qu'est le Maréchal, une grande admiration. Nous suivons avec intérêt tous les efforts qu'il entreprend pour conserver à la France vaincue, sa vie menacée. »

Du Kommando 9008 B, l'Homme de confiance, adjudant Fernand Challagrand, nous dit son désir et celui de quelques camarades de travailler dans le cadre de notre Centre d'Informations Nationales « avec la pensée d'être toujours unis pour servir ».

Des Kommandos 9008 C, 9009 et 9725, les Hommes de confiance Roger Sacquard, Jean Noumégous et Alfred Sarre expriment le même désir.

Du Kommando 9109 B., Louis Sarrazin nous adresse une longue lettre dans laquelle il applaudit à « l'action directe entreprise par le Mouvement Prisonniers contre le marché noir » et affirme sa fidélité au Maréchal et à son Gouvernement. Il la termine en commentant les paroles prononcées par S. E. Scapini, au Stalag XVII B : « Vous êtes les derniers dépositaires de l'unité nationale, vous êtes la seule force qualifiée pour porter un drapeau, vous pouvez être et serez les sauveurs du Pays », écrit : « Certes, la tâche sera rude, mais elle n'est pas au-dessus de nos forces si nous savons rester unis... tous au coude-à-coude derrière le Maréchal, dans une France rénovée... digne de son passé. »



LA PAGE RELIGIEUSE

P.V

Conditions d'un travail humain

par l'Abbé G. GIRARD, Aumônier du Stalag

La société actuelle exalte le travail, et lance son nom aux foules, comme une consigne de salut et une promesse de bonheur.

Les uns acclament...

Les autres ricanent...

Qui a raison ?

Toute la question est de savoir ce que l'on entend par ce mot. Le sort de chacun, dans la société de plus en plus active qui est la nôtre, dépend moins de la somme de travail fourni que de l'idée qu'on se fait du travail et du travailleur.

Si, par exemple, l'on voit dans le travail surtout le moyen de gagner de l'argent, et que le travailleur soit considéré comme l'instrument de ce gain, ce dernier sera assimilé à l'outil ou à la machine et traité comme elle : entretenu, tant que son rendement sera suffisant et pour qu'il le soit ; relégué, lorsque l'usure l'aura atteint. Ce fut, depuis le début du siècle dernier, la conception de l'économie dite « libérale », qui a créé le prolétariat des villes et l'a maintenu dans la misère.

Si l'on considère le travail surtout comme le moyen de produire les biens matériels qui sont nécessaires à la collectivité et que le travailleur soit seulement l'instrument ou même le bénéficiaire de cette production, il sera peut-être mieux nourri et mieux habillé que dans un régime libéral, mais il court deux graves dangers : celui de perdre sa liberté individuelle, parce qu'elle semblera parfois faire obstacle au rendement matériel, et celui de ne plus avoir souci des valeurs intellectuelles et spirituelles, alors qu'elles sont pourtant le charme et le signe des vraies civilisations.

Or, c'est précisément à cause de l'influence pratique des grandes conceptions sociales que l'Eglise catholique a son idée, elle aussi, sur le travail et le travailleur. Car si elle a pour but principal de préparer les hommes à la vie de l'au-delà, elle les y prépare ici-bas, en leur commandant d'établir en eux et entre eux, la justice et l'amour.

Ces idées et leurs conséquences, elle les a formulées dans les lettres du Pape qu'on appelle « encyclique », et surtout dans celle de Léon XIII, « Rerum Novarum », et celle de Pie XI, « Quadragesimo anno », parues les 15 mai 1891 et 15 mai 1931.

Ne pensez pas à de l'opportunisme, car les idées de l'Eglise catholique sont tirées de la vieille Bible et de l'Evangile, comme le miel des abeilles est tiré des fleurs qu'elles ont butinées.

Ah ! oui, allez-vous dire, peut-être, vous allez nous ramener la vieille histoire du Paradis terrestre, où le travail fut imposé comme un châtement à Adam et à Eve, qui avaient péché contre Dieu : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » Eh bien, non ! car cette conception uniquement pessimiste n'est pas celle de l'Eglise, ou du moins elle n'en est qu'un aspect.

Le châtement du péché, d'après la Bible elle-même, ce n'est pas le travail, c'est uniquement la fatigue que le travail entraîne avec lui. Et la preuve, c'est qu'avant le péché, Dieu, dit la Bible, avait donné à l'homme, la terre à travailler. Si bien que le monde apparaît là comme une création que Dieu a laissée inachevée, pour que l'homme, associé à sa puissance, coopère avec lui, et achève l'œuvre commencée. Le travail est donc une coopération à l'œuvre divine, en vue d'une amélioration incessante de l'habitat humain et d'un embellissement progressif de la création. Et le travailleur est un coopérateur de Dieu.

Il portera donc la peine qu'il éprouve dans le travail, mais, la comprenant comme une conséquence du mal moral,

il n'en sera plus accablé et la fera servir à la réparation de ce même mal. Surtout se sachant l'associé du divin créateur, il sentira en lui la gloire et la joie de toute création même partagée.

Le travail, vu à la lumière chrétienne, rayonne courage, fierté, noblesse.

Mais c'est surtout l'idée chrétienne du travailleur qui est féconde en conséquences pratiques.

Le travailleur, dit l'Eglise, qui est une créature de Dieu, faite à son image, pour une durée éternelle et incommunicable, est une personne, c'est-à-dire un être responsable et libre à qui il est toujours dû, justice et respect. Il est une fin, pas un moyen ; il ne doit jamais être esclave.

Ensuite, les hommes étant tous frères, parce qu'ils ont une nature semblable, dans un monde fait pour que tous y vivent et parce qu'ils ont été aimés par le même Jésus-Christ, qui leur donne la même grâce, le travailleur a droit de la part de ses frères à une affection véritable.

Bien plus, toutes les fois que le travailleur est un travailleur manuel et qu'il peine dans son corps, cette affection doit être encore plus profonde, car la lumière de l'Evangile fait de lui un reflet vivant du Christ, lequel fut charpentier et qui voulait qu'on considérât comme fait à lui-même ce qu'on a fait au plus faible des hommes.

Enfin, le travailleur étant essentiellement un homme et l'homme étant naturellement un être familial, la famille qu'il fonde est un prolongement de lui-même, et l'on ne peut arbitrairement l'en séparer. Le travail qui lui est donné pour vivre, doit aussi faire vivre sa famille.

Ces grands principes sont à l'origine des idées sociales de l'Eglise, telles qu'elles sont exposées par Léon XIII et Pie XI : salaire familial et participation aux avantages des entreprises, considérées comme un moyen de vie humaine pour tous ceux qui y sont associés ; droit de priorité individuelle, pour sauvegarder la liberté, mais limité pour le bien commun, dont l'Etat peut être juge ; organisation de la profession et des professions en vue de remplacer la lutte des classes, qui détruit, par la coopération qui crée ; bref, établissement progressif de tout ce qui peut faire du travail, quel qu'il soit, non pas un asservissement de l'Homme ou à la matière brutale ou à quelques hommes, ou à la société, mais une élévation constante de la personnalité.

Chimères, que ces grandes idées ?

Elles ne le seraient pas si des lois les projetaient dans les mœurs et les règlements de la cité.

Si l'on veut d'ailleurs que le travail, dont on parle tant, soit le salut et le bonheur des hommes, il faudra bien le considérer comme Dieu l'a voulu, une coopération à son travail pour le bien de tous.

La condition essentielle du travail, pour qu'il soit humain, c'est qu'il soit soumis à l'influence divine.

L'HEURE RELIGIEUSE EN KOMMANDO

C'est évidemment l'heure où l'un de vos camarades prêtres arrive, à votre local, sa petite valise à la main, installe sur une table plus ou moins équilibrée un autel de fortune et célèbre devant vous la messe.

Heure émouvante, car elle unit les exilés à ceux qui, là-bas, sous le clocher du village natal prient « pour leurs prisonniers ».

Beaucoup de Kommandos ont déjà eu la visite d'un aumônier... Beaucoup ne l'ont pas encore eue. Sachez que tous, vous pouvez l'avoir, en écrivant soit à M. l'Officier de la Compagnie dont vous dépendez et qui a reçu des instructions pour cela — soit à l'Homme de confiance du Stalag, qui transmettra la demande ou la réclamation.

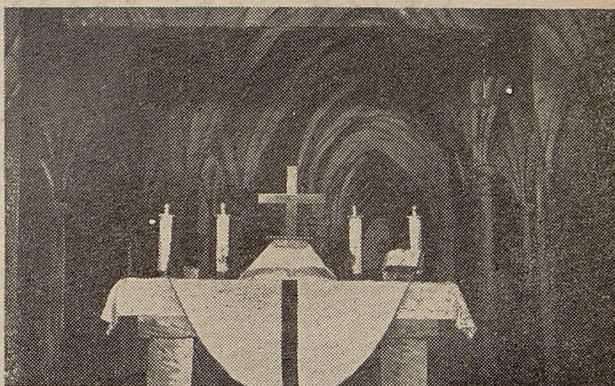
Mais le prêtre ne viendra qu'une fois et restera de longs mois sans vous revoir. Allez-vous rester tout ce temps sans prier ?... Je le sais, beaucoup prient en particulier, le soir surtout. Mais je sais aussi des Kommandos où l'on prie en commun... J'en



La prière en Kommando

sais un où depuis longtemps, les camarades ont édifié, dans une salle annexe, une petite chapelle, où chaque soir ils disent la prière et chaque dimanche lisent le texte français de la messe; j'en sais un autre où l'Homme de confiance a sculpté dans le bois un beau crucifix, devant lequel, le dimanche, il lit quelques prières avec ceux qui le veulent; j'en connais un où groupe d'amis. Il suffit d'une petite chambre, ou d'un petit

coin, de quelques livres, d'un peu d'initiative et d'une occasion, une grande fête par exemple.



Une chapelle de Kommando

Dans tous vos Kommandos, ayez votre heure religieuse: elle donnera aux autres heures de vos journées, leur valeur méritoire, leur force de résistance et leur consolation intime.

G. GIRARD.

UNE PAROLE POUR TOUS

CHRIST EST RESSUSCITE POUR NOUS

Après sa mort, voici sa Résurrection.

Faire l'expérience de la victoire du Christ sur la Mort, en parvenant à la conviction personnelle et comme à la sensation intime qu'il est aujourd'hui vivant, voilà où nous devons tous parvenir si nous voulons être des chrétiens de Pâques. Lorsque l'on a ainsi rencontré Celui dont les évangiles disent : « Il est ressuscité », on est sûr de Lui et sûr de Dieu pour toujours.

Cette certitude, les Apôtres la possédaient et, si l'on peut dire, en étaient possédés au point qu'elle devint, avant toute autre, l'inspiration de leur témoignage par lequel seul l'Eglise chrétienne put être fondée. Ils ont été comme vaincus par l'évidence : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, c'est cela que nous annonçons. »

On ne comprend rien à l'allégresse de Pâques, à tout le message de l'Eglise apostolique, si l'on ne comprend que pour ces hommes, pour ces femmes, Jésus-Christ est le grand vainqueur de la Mort. Il les libère de tous les poids lourds des péchés passés, il leur ouvre la porte de l'éternité. Lisez les lettres d'un Pierre, d'un Paul : quel accent de victoire ! Quelle assurance dans l'adversité, quelle fermeté dans le combat, quelle paix dans le danger. Ce ne sont plus les mêmes hommes : Christ est ressuscité ! Le pardon, la paix, la force du Christ sont devenus pour eux réalité. « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. »

Les Apôtres, cela est de toute évidence, n'ont cru au fils de Dieu que par sa résurrection.

Pour réaliser cette rencontre qui vous place sur le roc des certitudes éternelles, cherchons-le avec foi, forts des témoignages de ceux qui, n'ayant d'autre souci que de nous dire la vérité, nous affirment l'avoir rencontré, forts de sa promesse : « Voici, je suis avec vous tous les jours. »

Mais pour le rencontrer, ne nous imaginons pas que cette rencontre doit revêtir un caractère tenant du prodige. On peut affirmer l'avoir rencontré sans l'avoir vu miraculeusement apparaître... La rencontre qu'il faut réaliser est une rencontre d'âmes dans laquelle nous ayons le sentiment que quelqu'un est là...

Souvenez-vous. Un jour, la vie vous est apparue douloureusement déconcertante, telle cette épreuve... Vous vous êtes demandé s'il valait la peine de la vivre, tout au moins de la vivre noblement et dont vous vous sentiez prêt à toutes les capitulations — votre détresse était une prière qui appelait..., et voici vous avez senti vos angoisses se dissiper, et la confiance en la vie, en sa beauté, en ses promesses, renaître en vous, ce fut comme une large éclair-

cie bleue dans un ciel d'orage... il vous sembla qu'un être invisible s'était assis auprès de vous. Vous avez ressenti cela ? A vous aussi « Il est apparu ».

Lorsqu'une fois seulement on s'est senti accueilli par Lui, c'est pour ne plus jamais l'oublier, et désormais dans la vie tout est transfiguré ; on avance, tout avance vers la définitive aurore et, enfin, on peut se donner à la vie, parce que l'on sait que, quoi qu'il arrive, elle tiendra ses promesses, elle tiendra bien au delà des promesses que notre regard peut entrevoir.

Voilà le témoignage chrétien que le monde attend de nous — et cela dans toutes les circonstances — que nous ne soyons pas comme ceux qui sont « sans espérance ». Le monde attend de nous la révélation d'une force, d'une joie qu'il ne connaît pas.

Jérémié LERAT
Aumônier protestant.

★

« Regarde, mon frère ! Emmaüs est tout proche,
Et le soir est sur son déclin.
Reste avec nous, la nuit s'approche,
Vois, tout est noir sur le chemin.
Ne poursuis pas au loin Ta route,
Arrête près de nous Tes pas...
Tu transformes notre déroute...
Nous T'écoutons... notre cœur bat
Comme au seuil d'un Prodiges immense
Que notre esprit ne saisit pas...
Ranime encore notre Espérance !...
Le soir descend... la nuit s'avance...
Arrête près de nous Tes pas... »

